Document généré le 12 juil. 2025 22:00

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

L'envol des oies et des idées

GÉRALD BARIL, *Si près, si loin, les oies blanches*, Montréal, XYZ éditeur, 2020, 336 pages

Pascal Chevrette

Volume 15, numéro 2, printemps 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95372ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2021). Compte rendu de [L'envol des oies et des idées / GÉRALD BARIL, *Si près, si loin, les oies blanches*, Montréal, XYZ éditeur, 2020, 336 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *15*(2), 27–28.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'envol des oies et des idées

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

Gérald Baril
Si près, si loin, les oies blanches
Montréal, XYZ éditeur, 2020,
336 pages

Si près, si loin, les oies blanches est un essai longuement muri, qui traite des oies. Cela va de soi. Mais il aborde bien sûr d'autres sujets. Les oies tracent un itinéraire que suit passionnément Gérald Baril pour aborder le territoire québécois et l'environnement; et aussi le fleuve, la chasse, la littérature d'ici et d'ailleurs, la gastronomie, la biologie, l'Arctique, la culture inuite et les droits des animaux. C'est un livre dont l'approche scientifique et descriptive se double de ce contact très personnel et éclectique, de cette touche esthétique que l'on trouve dans les carnets de voyage.

Lieux de pensées et lieux physiques

Dès les premières lignes, Baril se réfère à l'écrivaine suédoise Selma Lagerlöf, nobélisée et reconnue pour son conte sur le jeune Nils Holgersson qui découvrait son pays sur le dos des grandes oies. Baril, détenteur d'un doctorat en anthropologie, rédacteur d'un ouvrage sur le design, collaborateur à *Nuit blanche*, et comptant à son actif bien d'autres occupations, devient à son tour un jeune Nils sur les ailes des oies laurentiennes. Pour faire le tour du sujet, il a choisi de diviser son essai en quatre parties, inspirées des quatre saisons. Une manière de suivre l'oiseau dans son vol; manière, aussi, de nous entrainer du côté de sa «migration intérieure», indiquée en sous-titre. Son parcours lui révèle quelques vérités fondamentales: «les oies vivent en groupe, elles sont dépendantes les unes des autres, vouées à la solidarité. Leur vie est une route semée d'embûches, au sens littéral du terme. Et lorsque les humains établis sur leur passage se prennent à célébrer la vaillance de ces grandes migratrices, ils alimentent à la source un bassin d'imaginaire dans lequel ils puisent volonté et ferveur.» (p. 81) Cette phrase qui clôt la première partie résume bien la conclusion générale et l'interrogation existentielle à la base de l'essai.

Gérald Baril écrit avec un souci de vulgarisation constant, mais aussi avec une grande sensibilité poétique. C'est un être de projets. Au gré de ses migrations professionnelles, il avait reçu le mandat de concevoir une exposition sur les oies vers la fin des années 1990 à Montmagny. Le livre est ainsi une façon d'étendre et de consigner l'abondante matière tirée de cet original projet muséal qui a tenu un certain temps et n'a pas été renouvelé. La meilleure façon d'en sauver le savoir et la vibrante étincelle était bien de convertir le tout en livre.

Comme tout passionné, son objet d'étude l'emporte, littéralement. Ce monde des oies et des sauvagines l'amène à maints endroits en bordure du Saint-Laurent. Le lecteur sera charmé par ces haltes où on l'entraine tout en partageant amicalement idées et connaissances à propos du pays et de ses écosystèmes. Baril fait, au fond, ce que dans *Toutes isles* annonçait Pierre Perreault: «C'est sur les bords du Saint-Laurent une grande réserve de paysages et de découvrances où nous allons ancrer nos barques et notre connaissance.» L'essayiste descend sur les berges du lac Saint-Pierre, à Baie-du-Febvre, à la découverte de cette oie qu'il chérit. On est bien sûr transporté sur l'île d'Orléans, très souvent on y revient. Les échos à Félix Leclerc ou Pierre Morency ne sont jamais loin. Nous posons pied au cap Tourmente aussi, et à L'Isle-aux-Grues: pour une petite leçon d'histoire sur une ferme ancestrale, ou pour traiter de traditions de chasse. Mais on va plus loin encore: l'île Bylot, en Arctique, une oasis glacée où les oies vont se reproduire. Le biologiste Louis Lemieux les avait suivies dans les années 1950 et les avait baguées pour prouver que la colonie que l'on y trouvait, la plus importante au pays, était bien celle que nous voyons dans nos cieux québécois au printemps et à l'automne.

Le lecteur est donc entrainé en de nombreux lieux, tant physiques que de pensée. On en apprend beaucoup sur les cycles migratoires de l'oie, ses techniques de vol, sur son organisation «communautaire» lors de ses envolées (elle traverse plus de 8000 km par année!). Baril la distingue de la bernache, parle de son alimentation à base de scirpe qu'elle vient trouver dans les battures de l'île d'Orléans. Souvent, on s'envole avec elles: «Des nuées d'oies blanches s'élevèrent dans la lumière, formant une onde giratoire dont l'amplification me donna un frisson d'émerveillement. On aurait dit une avalanche inversée, comme si un champ de neige se réveillait pour retourner dans les nuages» (p. 176).

L'interdépendance du Québec

Le pari de notre auteur semble être que l'oie est le meilleur guide qui soit pour parcourir des habitats qui sont nos milieux, notre pays: vibrante prise de conscience qui s'impose au terme du cycle. C'est pourquoi le ton et les phrases de Baril possèdent cette dimension intime et lyrique lui permettant d'explorer sa «conscience du terroir et de la communauté», puis acquièrent une portée collective. À la fin, la pensée de l'oie sonne comme un «appel au peuple du Québec à continuer de s'affirmer pour conquérir sa liberté» (p. 284). Mais plus qu'animé par ce goût du pays, l'essai traite des rapports complexes entre l'homme et la nature. Science et chasse sont les deux leitmotivs qui poussent Baril à réfléchir sur cette interdépendance qui nous lie aux animaux et aux environnements, et qui doit s'imposer comme un nouvel impératif moral.

Gérald Baril a même suivi le biologiste Lemieux, des décennies après les recherches de ce dernier. Il raconte son propre voyage à l'île Bylot, un peu pour nous faire découvrir les «conditions de la production des connaissances». Investi dans son sujet jusqu'au bout, il conçoit alors ce que signifie habiter un territoire, inséparable du fait de le connaître pleinement. C'est le message que Marie-Victorin lançait il y a près d'un siècle! Le propos sur la chasse est plus surprenant, car il est rare qu'on l'aborde dans des essais, à part chez Serge Bouchard. C'est un thème qui était d'ailleurs au cœur de la démarche de Perreault et on peut sentir que Baril – rappelons qu'il est docteur en anthropologie – y trouve un sujet hautement pertinent pour penser le rapport à l'environnement. Il développe abondamment son discours à propos de son initiation à la chasse. De nombreuses pages sont consacrées à décrire cette activité, qui jadis a marqué les usages et coutumes en Nouvelle-France.

Car aujourd'hui, la chasse est plutôt mal perçue dans la conscience populaire, ce qu'a bien révélé l'épisode des chevreuils de

suite à la page 28

suite de la page 27

Longueuil. Ce qu'elle enseigne cependant, tient à rappeler Baril, c'est la conscience d'une interdépendance au fleuve du vivant et à la biodiversité. Tout en stipulant qu'elle « ne doit pas être au service d'un abattage en masse », Baril précise qu'elle « est une composante essentielle des plans de gestion de la faune » (p. 230-231). En fait, et c'est très intéressant, « l'attitude générale de refroidissement envers la chasse, constate-t-il, est corrélée avec un affaiblissement des liens intimes d'interrelation avec la nature, au profit d'une relation superficielle et à sens unique, axée sur la consommation » (p. 224). À ce titre, elle sert, pour l'essayiste, de paradigme devant nous instruire sur notre rapport à la nature. Citant entre autres les propos de Louis-Gilles Francoeur et de quelques philosophes contemporains, Baril dégage une sorte de philosophie de la chasse, qui n'est pas tant un sport qu'un fait de civilisation. Même si sa passion porte Gérald Baril à alimenter une dense réflexion sur la chasse, c'est l'argument anthropologique qui ressort et cela le mène à saisir la place de cet animal dans notre imaginaire. Il traitera ainsi de cuisine et de gastronomie, de reconnaissance du terroir, de sauvegarde des milieux naturels ; abordera également la question du contrôle des armes à feu. Pour tout lecteur qui se fait une vue trop théorique de l'intervention écologique, ce sont des propos instructifs.

Derrière sa compréhension du monde des oies, Baril cherche à dégager une éthique environnementale. On pourrait aussi parler d'un art de vivre et d'une nouvelle façon de penser nos solidarités, même l'identité nationale. Là résiderait le message des oies.

Au deux tiers du livre, l'oie devient prétexte pour discuter de l'épineuse question des droits des animaux, qui fondent certaines idéologies animalistes et animent certains cercles militants environnementalistes. Baril réfute cette idée, car à son avis, elle risque d'ouvrir la porte à des dérives par rapport aux droits des hommes, qui seraient déplacés de leur centre de gravité. En se référant au philosophe Luc Ferry, il plaide plutôt pour une plus grande responsabilisation de l'homme à l'endroit de la nature. Cela fait écho à tout son développement sur les recherches et la figure emblématique de Louis Lemieux, ainsi que sur l'histoire de la chasse en Nouvelle-France. Par moment, je me suis senti un peu égaré dans le fil des informations et dans la structure de l'essai, touffu de ses digressions. Mais c'est surtout dans ce dernier pan de la réflexion sur les droits des animaux que j'ai mieux compris où nous amenait l'auteur. Derrière sa compréhension du monde des oies, Baril cherche à dégager une éthique environnementale. On pourrait aussi parler d'un art de vivre et d'une nouvelle façon de penser nos solidarités, même l'identité nationale. Là résiderait le message des oies.

Je me permets une note sur ce plaidoyer en faveur d'une responsabilisation étendue de l'homme envers la nature. Le sujet est fort intéressant et je ne m'attendais pas à être conduit sur ce fil. Ce débat est de plus en plus mis de l'avant, même s'il remonte à loin. D'attribuer ou non des droits à la nature, ou aux animaux, ne se résout pas si aisément, il me semble. Car les droits de l'environnement, qui existent déjà, ne serait-ce que par le biais de règlements ou l'établissement de zones protégées, sont étroitement liés aux droits de l'homme. Ainsi, l'équation ne me semble pas aussi dichotomique que ce que pose Baril. Les institutions humaines, tout comme les entreprises et les compagnies jouissent déjà de droits, par la reconnaissance de leurs personnalités juridiques. Et l'économie de libre marché fait parfois passer ces droits commerciaux avant ceux des citoyens : cela a des effets non négligeables sur nos écosystèmes. Au lieu d'opposer les tenants de la responsabilisation, détenteur d'une vertu écologique, à un idéalisme creux défendant les droits des animaux (et possiblement miné par un rapport superficiel à la nature), il me semble qu'il y a un espace pour concevoir ces droits. Peut-être que nos sociétés, que la santé publique, que les inégalités sociales, que la justice, seraient mieux servies si l'on attribuait des droits à la nature ? Ces droits pourraient-ils contrebalancer ceux des corporations ? C'est un angle qui n'est pas abordé dans la distinction décrite par Baril. Mais j'avoue humblement que ces questions me sont nouvelles. Comme Gérald Baril met d'abord de l'avant son amour pour les oies, il ne s'agit pas tant d'un manquement dans son essai que je souligne ici, mais plutôt d'une suggestion que je me permets quant à ce débat auquel il a le grand mérite de nous initier, lui aussi, en toute humilité.

La migration de Gérald Baril

À la fin, la réflexion s'ouvre plus largement sur des thèmes comme le sens de la communauté, sur les politiques sociales, sur la culture québécoise et même, sur un retour à l'idée d'indépendance nationale du Québec, revue à la lumière du message que lui inspirent les oies. Dans cette partie, Baril nous entraine du côté des représentations. Il revient sur la célèbre chanson des Cowboys fringants, écrite pendant le printemps étudiant de 2012, inspiré d'un poème de Félix-Antoine Savard, et qui évoque les oies regroupées et solidaires. Il parle aussi de liberté à travers le fameux polyptyque de Jean-Paul Riopelle, *Hommage à Rosa Luxembourg*, ponctué de corps d'oies peints à la bombe aérosol. Cette section laisse place à des commentaires très pertinents.

En abordant l'avenir de la communauté québécoise et son aspiration à l'indépendance, ultime destination de la métaphore des oies, Baril remonte le temps, temps de ses engagements et de ses convictions politiques. Après s'être senti très proche des propos de Pierre Bourgault dans les années 70, il s'est idéologiquement campé plus fortement à gauche jusqu'aux années 80 où se sont érodées les différentes idéologies marxistes. Préconisant l'unité de tous les travailleurs sur le vaste territoire canadien, il ne pouvait endosser la perspective des souverainistes pour cette raison, jusqu'à ce qu'il sente, au tournant du deuxième référendum, que cette voie d'affirmation était plus réaliste. Ses migrations prennent finalement les contours d'un itinéraire intellectuel, révélé avec une certaine discrétion en regard de tout l'ouvrage, et qui l'ont ramené à réconcilier ses positions d'antan, sa prise de conscience environnementale et à plaider pour l'indépendance du Québec. Est-ce un signe discret qu'une pensée de gauche retrouve progressivement le sillage de la réflexion sur la nation, comme les oies qui vivent leurs saisons ? En tout cas, la référence à l'essai d'Éric Martin, *Un pays en commun*, abordant cette question, paru en 2017 et recensé dans nos pages (Printemps 2018), ne laisse aucun doute quant à la position de Baril. Mais ce propos sur l'indépendance du Québec, disons-le, demeure secondaire. Ce qui est prédominant dans *Si près, si loin, les oies blanches*, c'est le questionnement sur les droits de la nature, sur la définition d'une éthique à partir d'une conception renouvelée du terroir.

C'est vrai que l'oie a ce je-ne-sais-quoi de poétique. Elle est à la fois un symbole très personnel pour Baril – un totem, pourrions-nous dire en prenant un langage scout – et un emblème culturel ; elle est porteuse d'accents d'un pays, d'une culture. Cet essai est irrigué par le plaisir de la connaissance, c'est évident ! Le simple fait de la découverte, la visite de lieux divers et d'atmosphères, l'observation de la nature et la connaissance par le corps, par l'intellect, par le senti, par le voyage, sont tous au rendez-vous. Au siècle des Lumières, Diderot affirmait préférer l'essai tel un « essaim d'idées » plutôt que l'aridité d'un traité. Avec un grand talent de vulgarisateur, une écriture élégante, musicale, en s'emportant par moment dans quelques envolées lyriques, Baril montre le vol des oies et offre dans ses quatre saisons bien en ordre, un essaim d'idées qui n'aurait pas déplu à l'encyclopédiste. ❖